

voisine, l'Arno s'y jetant après avoir traversé Pise.

Les maisons qui nous faisaient face sur l'autre quai étaient hautes, d'une architecture sobre et peu récréative; quelques dômes et quelques tours d'églises lointaines rompaient seuls cette ligne horizontale; nous apercevions aussi, au delà des toits des édifices, la colline de San-Miniato, avec son église et ses cyprès, dont le nom nous était resté accroché dans l'esprit, quoique nous ne fussions jamais venu à Florence, par la lecture du *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, dont la cinquième scène porte pour désignation ce lieu de scène: *Devant l'église de San Miniato à Montoliviti*. Comment ce détail insignifiant se retrouvait-il dans notre mémoire au bout de tant d'années, lorsque nous avons oublié tant de choses plus importantes? Que celui-là le dise qui peut dérouler les circonvolutions mystérieuses des pauvres cervelles humaines.

Le beau pont de la Trinité, de l'architecte Ammanato, enjambait, à notre droite, le fleuve Arno de ses trois légères arches surbaissées; de cette manière, il offre moins de prise aux eaux dans le temps des crues et des débordements. — Il est orné des statues des quatre saisons, qui, de loin, produisent un effet assez monumental.

Nous avions à notre gauche le pont alla Carraia, un

des plus anciens de Florence, puisque sa fondation remonte au XIII<sup>e</sup> siècle; emporté par un débordement, il a été reconstruit par Ammanato, l'architecte du pont de la Trinité, dont nous parlions tout à l'heure.

A ce pont se rattache une légende assez étrange. Au mois de mai 1304, une bizarre annonce répandue dans Florence faisait savoir aux habitants « que ceux qui désiraient avoir des nouvelles de l'autre monde n'avaient qu'à se rendre sur le pont alla Carraia. »

Cette invitation singulière, et qui vaut bien toutes les attractions combinées dont fait usage le puff anglais, attira une foule énorme sur le pont alla Carraia, dont les piles étaient de pierre et les arches de bois.

L'idée de l'enfer résumée quelques années ensuite dans le grand poème cyclique de Dante occupait alors toutes les cervelles; les peintres couvraient les murailles des églises et des cloîtres de compositions diaboliquement fantastiques, que devait résumer plus tard, avec une maestria suprême, le *Jugement dernier* de Michel-Ange.

C'était donc une représentation de l'enfer qui se donnait sur le fleuve d'après les imaginations fantasques de cet extravagant de Buffamaleo. L'Arno, changé temporairement en Phlégéon, en Coccyte, était sillonné de

barques noires dans le goût de la barque à Caron, qui promenaient des ombres accueillies à grands coups de fourche par des diables avec cornes, griffes, ailes onglées, queue en spirale, en tenue obligée de l'emploi ; un mélange de supplices païens et chrétiens, chaudières bouillantes, grilles, roues, tenailles, estrapades, bûchers, présentant toutes les variétés de tortures possibles et impossibles, avec force flamme et fumée, feux grégeois et autres artifices. D'énormes gueules d'enfer à la mode du moyen âge s'ouvraient et se fermaient, laissant voir, à travers un flamboiement rougeâtre, la foule des damnés tourmentés et géhennés par les diables.

Ce bizarre spectacle était donné, par les habitants du bourg de San-Fanfrediano, aux citadins de Florence, qui le payèrent chèrement ; car le pont rompit sous le poids de la foule ; un grand nombre de spectateurs tombèrent dans l'eau et dans les flammes, se noyant et se brûlant à la fois, et eurent, comme le promettait l'annonce, des nouvelles directes de l'autre monde en allant les chercher eux-mêmes.

On nous a raconté qu'un événement de ce genre faillit arriver à Paris sous l'Empire, à propos d'un feu d'artifice qui se tirait sur le pont Royal. Au moment où les premières fusées partirent, la foule stationnée sur le

pont des Arts se pencha toute vers la balustrade, et le tablier du pont se souleva ; un immense saut en arrière, exécuté avec l'ensemble et la prestesse de la peur, rétablit le plancher dans son équilibre, et les Parisiens de 1810 en furent quittes à meilleur marché que les Florentins de 1304.

Après cette catastrophe, le pont fut rebâti tout en pierre, et à peu près dans la forme qu'on lui voit aujourd'hui.

L'aspect général de Florence, contrairement à l'idée qu'on s'en fait, est triste. Les rues sont étroites ; les maisons, hautes, sombres de façades, n'ont point cette blanche gaieté méridionale qu'on s'attendrait à y trouver. Cette ville de plaisir, dont l'Europe élégante et riche fait sa maison d'été, a la physionomie maussade et rechignée ; ses palais ressemblent à des prisons ou à des forteresses ; chaque maison a l'air de se retrancher ou de se défendre contre la rue ; l'architecture, massive, sérieuse, solide, sobre d'ouvertures, a conservé toutes les défiances du moyen âge et semble toujours s'attendre à quelque coup de main des Pazzi et des Strozzi.

Ainsi, Florence, qu'on se figure couchée sous un ciel d'azur dans une draperie de blancs édifices et respirant avec nonchalance le lis rouge de ses armoiries, est effec-

tivement une matrone austère, à demi cachée dans ses voiles noirs, comme une parque de Michel-Ange.

## II

Les Grecs avaient une expression particulière pour rendre d'un seul mot l'endroit central et important d'un pays ou d'une ville : *ophthalmos* (l'œil). N'est-ce pas, en effet, l'œil qui donne la vie, l'intelligence et la signification à la physionomie humaine, qui en exprime la pensée et séduit par son magnétisme lumineux ? Si l'on transporte cette idée de la nature vivante à la nature morte, par une métaphore hardie mais juste, n'y a-t-il pas dans chaque ville un endroit qui la résume, où le mouvement et la vie aboutissent, où les traits épars de son caractère spécial se précisent et s'accusent plus nettement, où ses souvenirs historiques se sont solidifiés sous une forme monumentale, de manière à produire un ensemble frappant, unique, un œil sur le visage de la cité ?

Toute grande capitale a son œil : — à Rome, c'est le campo Vaccino ; à Paris, le boulevard des Italiens ; à Venise, la place Saint-Marc ; à Madrid, le Prado ; à Londres, le Strand ; à Naples, la rue de Tolède. Rome est

plus romaine, Paris plus parisien, Venise plus vénitienne, Madrid plus espagnol, Londres plus anglais, Naples plus napolitain, dans cet endroit privilégié que partout ailleurs. L'œil de Florence est la place du Grand-Duc : — un bel œil !

En effet, supprimez cette place, et Florence n'a plus de sens ; Florence pourrait être une autre ville. C'est donc par cette place que tout voyageur doit commencer ; et, d'ailleurs, n'en eût-il pas le dessein, les flots des promeneurs l'y porteraient et les rues l'y conduiraient d'elles-mêmes.

Le premier aspect de la place du Grand-Duc, d'un effet si gracieux, si pittoresque, si complet, vous fait comprendre tout de suite dans quelle erreur tombent les capitales modernes comme Londres, Paris, Saint-Petersbourg, qui forment, sous prétexte de places, dans leurs masses compactes, d'immenses espaces vides sur lesquels échouent tous les modes possibles et impossibles de décoration. On touche du doigt la raison qui fait du Carrousel et de la place de la Concorde de grands champs vagues qui absorbent sans fruit des fontaines, des statues, des arcs de triomphe, des obélisques, des candélabres et des jardinets. Tous ces embellissements, très-jolis sur le papier, fort agréables aussi sans doute vus de la nacelle